

### 3. S'interroger sur sa vocation

« *Bernarde, Bernarde, ad quid venisti ?* »

Cette question est un examen de conscience permanent sur la vérité de notre vocation et de notre cheminement à la suite du Christ.

Si nous nous interrogeons uniquement à la lumière de nos propres moyens, nous finissons toujours par confondre la volonté de Dieu, et donc notre vocation, avec nos prétentions orgueilleuses. Nous nous examinons comme une entreprise qui dresse son bilan et se porte bien si elle gagne toujours plus, si elle satisfait son propre intérêt. La mesure de la fécondité d'une vocation chrétienne, par contre, n'est jamais le gain, le succès, sa propre satisfaction, mais la fidélité à Celui qui nous appelle, la disponibilité à perdre la vie pour Lui et comme Il le veut, l'abandon à son dessein ; en somme, lui dire toujours oui, renouveler ce oui, cette réponse à son appel : « Me voici ». Au fond, la vérité d'une vocation se mesure à l'écoute toujours renouvelée de la voix du Bien-Aimé qui continue de nous appeler pour être avec Lui et être ses amis.

C'est pourquoi, quand nous parlons de l'importance de lire et de méditer les Écritures, d'écouter l'Évangile, les Pères et l'Église, par exemple le magistère du Pape, il ne faut pas penser qu'il s'agit seulement d'un souci de formation pour acquérir une bonne culture chrétienne et monastique. Il s'agit plutôt de vérifier si nous vivons notre vocation en restant à l'écoute de Celui qui nous appelle, en restant dans une écoute éveillée qui nourrit et vivifie notre fidélité.

C'est comparable aux personnes vivant la vocation matrimoniale : une fidélité formelle, un respect formel du contrat de mariage ne suffisent pas ; la fidélité de la relation conjugale doit être nourrie d'une écoute réciproque, d'une relation affective, d'une authentique communion de vie.

Une communauté souffrant de l'absence de silence et de méditation de la Parole de Dieu, non seulement dans la tête mais aussi dans le cœur, ne devient pas seulement une communauté ignorante et superficielle, elle devient infidèle à la vocation, à l'appel qui fait de la vocation une vie toujours nouvelle.

« Pourquoi es-tu venu ? » Nous ne devons donc pas entendre cette question comme s'il s'agissait d'une question d'examen, d'une question piège qui cherche à nous prendre en défaut. Jésus, saint Benoît et saint Bernard savent très bien que seuls, nous ne sommes pas capables de rester fidèles à l'amour de Jésus sans le trahir, sans le renier. Jésus sait que même si nous promettons, comme Pierre, de donner notre vie pour Lui, livrés à nous-mêmes, nous finissons toujours par le renier. La réponse vraie, juste, la seule qui ait du sens, la seule qui réponde à notre vocation, la seule qui dise véritablement « oui » au Christ, est : « Jésus, je suis venu parce que tu m'aimes ! Je suis ici parce que ton amitié m'a attiré, et je veux l'accueillir et ainsi devenir ton ami fidèle, avec ton aide, et capable par la grâce de donner toute ma vie pour toi, capable de devenir toujours plus un ami fidèle à ta fidélité infinie sur laquelle je dois m'appuyer totalement si je veux t'aimer jusqu'au bout ! »

C'est pourquoi, après la Résurrection, Jésus repose à Pierre de manière plus explicite la question à laquelle Judas n'avait pas voulu répondre. « Simon, fils de Jean, m'aimes-tu vraiment, plus que ceux-ci ? » (Jn 21,15) Comme s'il disait : « Mon ami, es-tu venu pour aimer mon amour ou pour une autre raison ? » Il lui demande trois fois s'il reste avec lui pour répondre à son amitié. Jésus se contente de ce que Pierre se rappelle qu'il a suivi Jésus dès le début parce qu'il l'a choisi gratuitement. Il n'y a pas lieu de s'étonner ni de s'alarmer si nous tombons, si nous renions. L'important est que notre amour renaisse, qu'il ressuscite de l'amour du Christ, de l'amitié du Christ qui a versé son sang pour nous sur la croix. Et Pierre comprend maintenant que le Christ ne lui demande que cela, seulement cette fidélité : « Pierre fut peiné parce que, la troisième fois, Jésus lui demandait : "M'aimes-tu ?" Il lui répond : "Seigneur, toi, tu sais tout ; tu sais bien que je t'aime." » (Jn 21,17) C'est seulement à partir de là que Jésus peut tout renouveler, à commencer par notre cœur, et renouveler ainsi notre réponse à la vocation qu'il nous a proposée.

Lorsque le moine Romain rencontra le jeune Benoît de Nursie qui avait fui les distractions de Rome, la première chose qu'il lui demanda, littéralement, fut « où il allait » : « *quo tenderet requisivit* », et « ayant pris connaissance de son désir », il lui donna l'habit monastique et l'aida à trouver un lieu et une forme pour vivre la vie monastique dans la solitude de Subiaco (Saint Grégoire le Grand, *Dialogues*, II,1). Au fond, il lui avait demandé « *ad quid venisti ?* » alors qu'il était encore en chemin vers la vie monastique, comme pour vérifier aussitôt le désir qui lui permettrait d'aller jusqu'au bout de l'appel de sa vocation. Romain ne voulait pas simplement savoir où Benoît allait au sens géographique, d'autant plus que saint Benoît ne savait pas où il allait. Il savait ce qu'il fuyait – Rome et les pièges d'une vie mondaine – mais la seule orientation de sa route était son puissant désir de Dieu et d'une vie en plénitude.

Ce désir d'absolu, ce désir d'infini n'est pas seulement un thème hagiographique, c'est la nature même de notre cœur que, grâce à Dieu, nous rencontrons souvent chez de nombreux jeunes ou chez des personnes restées jeunes de cœur. Le problème est qu'ils ne rencontrent souvent personne qui s'intéresse à ce désir et à rien d'autre et qui soit capable de les orienter vers une vie favorisant l'épanouissement, l'éclosion et la fécondité de ce désir.

L'aspect le plus grave du déclin de la vie religieuse, aujourd'hui comme toujours, est que les « maîtres », en rencontrant ce désir chez des jeunes qui errent sans savoir où aller, flattent leurs intérêts partiels au lieu de prendre au sérieux leur désir d'infini, c'est-à-dire de Dieu et de son amitié.

Saint Benoît se montre très rigoureux à ce sujet quand il aborde l'accueil des candidats à la vie monastique, au chapitre 58 de la Règle. Il ne veut pas que l'on se méprenne sur le désir profond du cœur humain, et si ce désir n'existe pas, il préfère que le candidat s'en aille. Il demande que le maître des novices vérifie « *si revera Deum quaerit* – s'il cherche véritablement Dieu » (RB 58,7). Et il ajoute : « On lui fera connaître toutes les choses dures et âpres par lesquelles on va à Dieu – *per quae itur ad Deum* » (58,8).

Et c'est comme si l'on voulait lui inculquer dès le départ l'habitude de se répéter la question « *ad quid venisti ?* » : « Au bout de six mois, on lui lira encore la Règle afin qu'il sache pourquoi il entre (au monastère) – *ad quod ingreditur* » (58,12).

Saint Benoît tient à ce que reste vivant le désir de la fin ultime pour laquelle on embrasse une vocation, surtout s'il s'agit d'une vocation monastique consacrée à la recherche de Dieu, à l'amour de Dieu.

C'est tellement vrai qu'au moment de la profession définitive, le novice chante trois fois avec la communauté un verset du psaume 118 : « Reçois-moi, Seigneur, selon ta parole et je vivrai : ne déçois pas mon attente – *ab expectatione mea* » (RB 58,21, Ps 118,116).

Oui, Dieu ne doit pas décevoir le désir qui nous a amenés au monastère, mais nous les premiers, nous ne devons pas décevoir ce désir profond de notre cœur. Nous ne devons donc pas rester sur le chemin de notre vocation en trahissant ce pour quoi nous sommes venus, ce qui nous a attirés et à quoi nous avons dit oui. Et ceux et celles qui ont la charge de diriger la communauté et qui ont le devoir de la former, ne doivent pas oublier de se demander, pour eux-mêmes et pour les frères ou sœurs qui leur sont confiés : « *Ad quid venimus ?* – Pourquoi sommes-nous venus ? »

Comment ne pas penser à cette phrase quelque peu exaspérée de saint Paul : « Car tous se préoccupent de leurs propres affaires, et non pas de celles de Jésus Christ. » (Ph 2,21)

Que signifie « se préoccuper de ses propres affaires » ? Cela signifie détourner vers nous-mêmes, ou vers un avantage personnel momentané et passager, l'orientation de notre cœur vers Dieu, vers le Christ, vers son amitié. Au lieu de rester tournés vers Celui pour qui nous sommes venus, non seulement venus au monastère mais venus au monde, pour qui nous sommes nés, nous nous replions sur des avantages, des intérêts, des valeurs qui ne sont plus Lui, plus pour Lui, qui ne sont plus son amitié.

En prendre conscience, prendre conscience de cette « trahison » de Dieu et de ce pour quoi nous sommes faits et appelés, peut cependant être le début d'un renouveau, d'une vie nouvelle, d'une véritable résurrection.